



www.CanStockPhoto.com

Le Clipper Nouvelle polynésienne

C'était par une belle matinée de dimanche comme il n'y en a qu'en Polynésie. Un doux alizé du nord-est, un ciel bleu sans nuage et une mer juste assez agitée pour qu'on la sente. Les trois compères avaient promis à leurs nombreux amis qu'ils seraient de retour dans un couple d'heures avec assez de poissons pour le barbecue du déjeuner.

Le boat, un splendide Boston Whaler équipé d'un moteur hors-bord Mercury, appartenait à Charley, petit-fils d'un notoire charpentier de marine d'origine irlandaise. Il était accompagné de Raoul, fils d'un officier de marine devenu sculpteur, et de Angus, jeune millionnaire américain. Tous les trois, familiers de la mer, avaient souvent pêché au gros ensemble.

Ils partirent par la passe Teavarua au sud de Uturoa, dans l'île de Raiatea, projetant de contourner Tahaa, pour revenir par la passe Papai, en face du village de Tiva, sur la côte ouest de Tahaa. Ils avaient souvent fait ce périple, et étaient sûrs d'être de retour en deux petites heures, pendant que leurs amis finiraient l'apéritif. Ils installèrent trois lignes avec des paravanes, et ouvrirent leur première bière. Très vite, la ligne centrale frémit. Charley jeta sa bouteille mi-pleine à la mer et se hâta d'allumer une cigarette à bouts en or. Il ne pouvait rien faire d'important sans le confort de sa 'drogue'. A eux trois, ils amenèrent un gros *Yellow finn* d'un mètre cinquante. Peu de temps après, au large de Patio, ce fut un *wahoo* d'au moins un mètre vingt. Ils admiraient leur prise, quand soudain le moteur ralentit, ralentit plus encore et dans un dernier peuf-peuf s'éteignit. « Qu'est-ce qui se passe ? », « Merde. On va être en retard », « J'allais le dire ».

Pendant dix minutes, les trois s'affêrèrent autour du moteur. Il n'y avait qu'un minable petit kit d'outils. Les bougies dêmontées, nettoyées, remises, l'arrivée d'essence inspectée, carburateur nettoyé, tuyau d'arrivée, on souffle par le bouchon, l'essence arrive, un peu irrégulière. Essais à nouveau. Quelques peuf-peufs peu convaincants. Nettoyage à nouveau. Essais de remise en marche. Le moteur ne repart toujours pas. « J'aurais dû le faire réviser, depuis le temps. ». Charley était plus que négligent avec son matériel. Le boat dérivait vers le sud-ouest. On s'éloignait de Tahaa, ne voyait déjà plus Patio. Heureusement, il y avait un moteur Seagull, avec même de l'essence dans son réservoir. Charley alla le chercher. Il était léger, une petite merveille bien astiquée qui avait ramené au port bien des embarcations munies de gros moteurs prétentieux. Il pensa « ma cigarette ! Pas trop près de l'essence ». Il jeta sa cigarette par-dessus bord. Son embonpoint le privait d'agilité. Alors qu'il jetait sa cigarette d'une main, et tenait le Seagull de l'autre, son pied buta dans le *wahoo* qui gisait dans le fond du bateau. Il perdit l'équilibre, faillit tomber par-dessus bord, se retint juste à temps, mais lâcha le Seagull. Angus se précipita, se pencha autant qu'il put, essayant de rattraper le moteur par la tige. Trop tard, il s'enfonçait rapidement. Angus sauta à l'eau, plongea. Le Seagull s'enfonçait plus vite que lui. Il revint à la surface pour respirer, deux fois encore il replongea. Il n'y avait plus d'espoir. Les autres l'aidèrent à remonter à bord.

Tahaa s'éloignait. Bora-bora se rapprochait. Ils voyaient clairement le Mont Otemanu traditionnel. Mais le courant les emmenait un peu trop vers le sud. La situation devenait inquiétante. Arriveraient-ils à se rapprocher de Bora ? Ayant fait ce périple si souvent, et toujours sans problèmes, il ne leur était jamais venu à l'esprit qu'ils puissent un jour se trouver dans une telle situation. Pour eux, faire le tour de Tahaa hors du lagon, ce n'était rien d'autre qu'une promenade dans leur jardin pour cueillir des citrons ou un aller et retour sur le récif pour ramasser des *vana* (oursins). Angus et Raoul firent l'inventaire, pendant que Charley s'attaquait une énième fois au Mercury, en commençant à jurer et à le malmenier. La moisson était pauvre : une pagaie, du matériel de pêche au gros, un tournevis, une clé à bougies, une clé à mollette, une corde, un canif, une barre Mars écrasée, deux sandwiches au jambon dont un entamé, trois bouteilles de bière, quatre cigarettes à bouts dorés et le briquet Zippo de Charley. C'était tout. Pas d'eau, pas de fusées de détresse, pas de voile ou de quoi en improviser une. Le boat n'était pas équipé pour une urgence. Ils étaient dans le pétrin.

La brise de nord-est forçait, le courant aussi. Ils décidèrent de ramer à tour de rôle, à gauche, pour contrer le courant et se rapprocher de Bora, leur grand espoir. Angus était le plus athlétique ; il pagayait avec force et tenait longtemps. Charley, guère en forme, et Raoul, fluet et petit, se fatiguaient vite. Pendant une de ses pauses, Angus arracha le plancher de la cabine. Il obtint un rectangle de contreplaqué qu'il s'efforça d'attacher verticalement du côté droit du pare-brise afin d'agir comme une voile. Il ne pouvait pas utiliser la pagaie comme mât, elle était trop utile à contrer le courant. Son tour revint de pagayer. Les deux autres, après avoir retrouvé leur souffle, soutinrent le panneau verticalement sur le côté droit de la cabine. Immédiatement, l'effort d'Angus et la « voile » agissant plus efficacement firent tourner l'embarcation vers tribord d'au moins 10°, leur redonnant l'espoir d'atteindre Bora. En fait, ils en étaient déjà à la moitié par le travers. S'ils rataient

l'île, il leur restait l'espoir d'atteindre Maupiti, mais il leur aurait fallu faire plein nord, ce qui semblait impossible.

Angus n'en pouvait plus, ayant donné son maximum. Raoul le remplaça, mais la force de son pagaillage n'égalait pas celle d'Angus. Celui-ci, aidé de Charley, orientait la « voile » pour profiter encore mieux du vent. Plusieurs heures plus tard, le soleil était déjà bas sur la mer. Ils comprirent que malgré leurs efforts, ils n'atteindraient pas Bora. Raoul s'assit dans le fond, la tête dans ses mains :

— On est foutus ! Sacré bon sang, tu ne pouvais pas équiper ton bateau un peu mieux.

Charley, qui se sentait responsable, affectait une confiance factice :

— On peut encore atteindre Maupiti, si on peut garder le même cap. Et si on la rate, et est déporté plus au sud, il reste Mopelia.

— Tu parles ! Elles sont trop loin les unes des autres. On pourrait si on avait un moteur et si on pouvait s'orienter. Et puis on n'a pas d'eau.

— C'n'est pas le moment de se désespérer. Et puis on va nous rechercher, probablement demain dès le jour. Ils nous retrouveront facilement. Tout le monde sait où nous allions, on fait toujours le tour de Tahaa dans ce sens, et rentre par Tiva.

— *Sure, we're in a bloody mess, but at least, we can eat*, ajouta Angus, en oubliant son français.

Avec le canif de Charley, il commença à couper de petites bouchées du thon qu'il distribua équitablement.

— Si on mange beaucoup de poisson, c'est comme si on buvait de l'eau douce, car à l'intérieur du poisson, l'eau est pratiquement comme douce, conseilla Charley.

La nuit vint rapidement, et avec elle le vent diminua et, leur semblait-il, le courant aussi. On était dans la nouvelle lune, seules les étoiles, nombreuses, les éclairaient. Ils s'étaient tellement fatigués à ramer, qu'ils s'écrasèrent de fatigue dans le fond du bateau. Quels rêves merveilleux leur inconscient leur envoya généreusement pour pallier à la peur, la rancune, le désespoir de leur terrible situation.

Ils se réveillèrent dans la fraîcheur d'un matin de commencement du monde, courbatus d'avoir dormi sur la « voile » redevenue plancher, éreintés après l'exercice désespéré de la veille. Revenant à la réalité et réalisant le drame de leur situation, ils se levèrent et regardèrent le « paysage ». La mer était étale, la brise faible, pas de courant apparent, mais sur 360°, aucune terre n'était visible. Ils avaient dérivé toute la nuit, mais sur quelle distance et dans quelle direction ? Ils réalisèrent qu'ils n'avaient plus de chance d'atteindre Maupiti. Quant à leur dernière chance, Mopelia, ne sachant plus où ils étaient, ils pouvaient aussi bien passer au sud qu'au nord de celle-ci. Au-delà de Mopelia, non seulement ils sortaient de leur monde connu, mais ils savaient aussi que là où le courant semblait continuer à les emmener, il n'y avait rien, plus d'autres terres, que l'immensité de l'immense Pacifique. Il faudrait un miracle pour que le dieu de la mer et des imprudents les dirige vers les îles Cook ou plus loin encore les îles Tonga. Pour le moment, il ne leur restait qu'à

scruter le ciel et l'horizon vers le nord-est d'où les secours ne manqueraient pas d'arriver rapidement.

Ils mangèrent leur petit-déjeuner, cette fois, pour changer, fait de *wahoo* et du partage des deux sandwiches et demi. Ils n'essayèrent plus de diriger le boat. Vers où ? La mer étant si calme, mieux valait laisser le courant faire à son idée, et attendre d'être trouvés par les recherches. Le calme et la confiance s'installèrent dans leur esprit.

Vers midi, le bourdonnement d'un avion apporta de l'espoir. Ils le virent, chiasse de mouche dans l'azur, apparaître dans le nord-est se dirigeant vers le sud, mais il disparut rapidement. « Nous sommes bien plus loin au sud des Sous-le-Vent que je l'estimais, nous avons beaucoup dérivé durant la nuit. Espérons qu'ils vont agrandir leur rayon de recherches » dit Charley pour donner confiance à ses compagnons. « Ne pas s'inquiéter, au prochain tour, sûr, il viendra plus vers le sud-ouest. Ils nous cherchent, c'est le principal ». Plus d'une heure plus tard, nouveau bourdonnement, nouvel espoir, nouveau point noir, plus gros, peut-être plus près de d'eux. De même, il disparut dans le nord-est. « Ils font des cercles concentriques sans doute autour de Tahaa et de Raiatea. Tant qu'ils augmenteront leur rayon, ils ont des chances de nous trouver ». La mer envoya le vague bruit sourd d'un moteur que tout le monde identifia comme étant celui d'un bateau, loin dans le nord-est. Il dura longtemps, puis disparut sans qu'on ne voit rien, même juché sur la partie la plus haute du bateau.

Toute la journée, ils entendirent, ou crurent entendre des bruits encourageants. Mais chaque fois, l'espoir était déçu. Le lendemain fut semblable à la veille. L'exaspération commençait à remplacer l'espoir. « Ils devraient comprendre que nous avons dérivé vers le sud-ouest, et venir par ici. Ils connaissent les vents et le courant ». En fin d'après-midi, un avion vint du nord, et s'approcha à moins d'un demi mille d'eux, mais ne les vit pas. « Il ne peut pas nous voir, il a le soleil couchant dans les yeux », dit Raoul. « En plus, nous ne bougeons pas pour dire, nous ne faisons pas de sillage. Notre embarcation est trop petite, et peinte en bleu et blanc. Pas la meilleure couleur pour être vu ». « Très juste » acquiesça Angus. Ils avaient raison. Charley perdit de son enthousiasme et de son aplomb.

Le quatrième jour, ils se disputèrent pour savoir depuis combien de jours ils étaient naufragés. La montre de Charley, dont le verre s'était cassé quand il avait perdu le *Seagull*, disait quatre, celle de Angus cinq. Raoul, étendu sur le sol, s'en fichait. Il était le plus faible, déjà fiévreux. Assoiffé, il refusait de manger du poisson, seul moyen de s'hydrater un peu. Les deux poissons, criblés de petits trous du calibre du canif, avaient passé leur date limite et empestaient. Angus les jeta à la mer, après avoir gardé quelques morceaux pour servir d'appâts, car il entreprit de pêcher.

Le lendemain, Charley décréta que quelque soit le jour, les recherches avaient cessé. En effet, il savait, par expérience, y ayant plusieurs fois participé, qu'elles étaient abandonnées après cinq jours. Ils s'installèrent dans leur vie de naufragés, sans autre espoir qu'un miracle pour retrouver leur vie tranquille et ceux qu'ils aimaient. Raoul se recroquevilla dans un coin, trop fatigué pour se plaindre. Angus pêchait. Charley se tenait dans un autre coin, hébété par la lassitude et le tragique de leur situation. Angus se contenta de deux poissons, deux bonites, assez

petites, la nourriture pour un jour et de l'appât pour le lendemain. Charley sortit de sa torpeur et fit le service, réussissant même à faire manger Raoul. Le jour suivant, ils ne purent attraper de poisson. On partagea la barre Mars.

Ils dérivèrent pendant près d'un mois. Généralement dans une direction sud-ouest, mais parfois vers l'ouest, ou même vers le nord-ouest et même occasionnellement vers le nord. Ils avaient essuyé des tempêtes, qui vues de la faible hauteur du bateau leur semblaient des vagues de cyclones. La pluie tombait drue, forte, à leur blesser la peau. Ils essayaient d'en boire le plus possible en ouvrant la bouche et étendant leurs mains, mais quand la pluie s'arrêtait ils avaient aussi soif qu'avant. Alors, à quatre pattes, ils léchaient le sol, dans les coins où les membrures avaient arrêté un peu d'eau. C'était mieux que rien. Et les averses se succédaient à courts intervalles. Ils n'avaient pas de récipients pour garder de l'eau. Après cela, la mer redevenait calme, et le soleil tapait dur sur leur peau à peine protégée. Leurs habits s'usaient et étaient maintenant en lambeaux. Les épaules, sans protection, pelaient de coups de soleil. Le canif, en trop grande demande, avait rendu l'âme devant une arête. Ce qui en restait avait été pieusement gardé, « juste au cas ». Maintenant, chacun mordait à pleines dents dans le poisson qu'ils se passaient.

Tout le monde perdait du poids. Raoul, qui n'en avait guère à perdre, était cadavérique, semblable à une momie. Il ne se levait plus, ses jambes ne le portant plus. La peau de ses jambes, bras et visage, se détachait en lambeaux. Il ne parlait plus. Charley, qui était, avant l'odyssée, presque obèse, avait le plus perdu de poids. Sa peau, vide, pendait de ses joues, de son ventre, de ses bras et de ses cuisses. Angus était maigre de partout, et paraissait plus grand que jamais. Tous étaient exténués. Angus et Charley se traînaient pour faire la seule tâche nécessaire à leur survie, pêcher. Dès qu'ils avaient un poisson, ils le mangeaient et essayaient d'en pousser quelques morceaux entre les dents serrées de Raoul. Ils s'attendaient à sa mort prochaine. Et à la leur ensuite. Qui serait le dernier, celui qui continuerait la vaine dérive seul ? Aurait-il enfin la chance d'être secouru ? Ils ne parlaient plus, que les quelques mots nécessaires quant au poisson du jour.

Quelquefois, quand ils se réveillaient, l'embarcation était entourée d'une mince couche de brume qui flottait comme une écharpe autour d'eux. En léchant la structure du canot, après le premier goût de sel, ils avaient l'impression d'étancher un peu leur soif. Le soleil levant, dare-dare, fondait cette douceur humide. Ce matin là, il y avait de la brume. Un soupçon plus épais que d'habitude, leur semblaient-ils. Ils profitèrent de la fraîcheur humide. Le soleil mettait longtemps à la grignoter. Malgré leur épuisement extrême, ils se sentaient un peu mieux. Quand tout à coup, les deux valides, Charley et Angus, sentirent qu'il y avait quelque chose, là, derrière la brume. Ou était-ce de la brume grise ? Ensemble, ils bafouillèrent « Là, là, quelque chose, une terre !! *There, land !!* » Ils s'étreignirent. Mais il fallait être sûr.

— Ne la quittons pas des yeux. Si nous regardons ailleurs, elle va disparaître.

— La pagaie. Il ne faut pas dériver et s'en éloigner.

Angus réunit assez d'énergie pour pagayer à bâbord, et rapprocher leur canot de la terre. Il n'avancait guère. Heureusement, la brume se dissipait lentement. « La proximité de la terre, sans doute » dit Charley, qui s'occupait à garder ses yeux sur la terre pour ne pas la laisser disparaître comme dans les mirages de naufragés, si

fatigués, qu'ils voient ce qu'ils espèrent. Peu à peu la terre apparut, sombre, pas très haute, mais à pic, sans plage. Quelle île cela pouvait-il bien être ?

Ce n'était pas une île. Ni un mirage. C'était un bateau, un grand bateau. Une coque basse, sombre, élancée, relevée élégamment à la poupe et à la proue. Un Trois-mâts semblait-il, mais on ne voyait pas le haut des mâts, encore dans la brume.

— On est peut-être dans un port, le quai est de l'autre côté, hasarda Charley.

— En tout cas, il faut s'attacher. Où est la corde ?

Angus réussit à amarrer leur canot au bateau et se reposa. La brume était levée. Charley alla annoncer la découverte à Raoul qui ne montra pas d'intérêt.

— *Hello* du bateau ! Angus appela plusieurs fois.

Pas de réponse. Il réussit à monter à bord malgré sa faiblesse et le manque de prise. Il inspecta le pont. Tout semblait très vieux. Le bois était poreux, sec, s'enlevant par écailles, fragile. Non, le navire n'était pas à quai, il n'y avait pas une ville de l'autre côté, mais de la mer jusqu'à l'infini. Ses appels restaient sans écho. Le navire semblait abandonné. Les trois mâts étaient brisés, couchés les uns sur les autres en un enchevêtrement de vergues, et de drisses pourries. Il descendit à l'intérieur. Le temps et les éléments avaient eu moins prise sur les structures. Il traversa la cuisine, trouva la cambuse. Et miracle, il y avait des provisions et surtout des barriques d'eau douce. Des containers en bois étaient encore remplis de riz, de farine, de gruau, de barcoo, de sacs de légumes secs, de fruits secs, de thé. Il réussit à dégripper la champelure de bois d'un baril d'eau, but dans ses mains. L'eau avait un terrible goût de vieux, mais n'était pas salée. Ils étaient sauvés. Sans plus investiguer, il emplit d'eau une cruche de terre vernissée qu'il alla porter à Charley avec la bonne nouvelle.

Après avoir bien bu et avalé un gruau délayé avec de l'eau, il leur fallut presque la journée pour arrimer le boat d'une manière solide avec des amarres résistantes trouvées à l'intérieur, et installer une échelle métallique sûre. Dans la cuisine, un petit poêle leur permit de préparer des repas cuits de plus en plus élaborés. Ils mangeaient toujours sur leur embarcation ne se fiant pas à la vétusté du navire. Raoul commençait à aller mieux, mais, trop faible, ne put grimper à bord.

Tous reprenaient du poids. La force leur revenait. Angus et Charley purent enfin forcer la porte du capitaine. Ils étaient chez le capitaine Nemo, tout n'était qu'acajou et cuivre à peine vert de grisé. Sur le bureau, un encrier en fonte, tarabiscoté, avec des naïades enlacées, un porte-plume en cuivre jaune, cerclé de deux bagues de cuivre rouge, et enfin, maintenu ouvert à l'aide d'un gros murex, le journal du capitaine. L'écriture était élégante. La date, 4 Avril 1872, la dernière phrase n'était pas finie,

Quatrième jour de tempête. Le mât de misaine est brisé et la tempête qui ne désespère pas ne nous permet pas de réparer. Outre les trois matelots écrasés sous le mât, nous venons d'en perdre encore deux enlevés par une vague monstrueuse. Pour leur conduite héroïque, je fais doubler les rations à tous. Sans cette malencontreuse infortune, nous étions partis pour battre enfin le record Londres-Sy.....

Angus regarda la première page du journal. Ecrit d'une belle écriture avec pleins et déliés, ornée de multiples enjolivures, on lisait : *Ariel, Clipper, Captain Keay. Left London 31 January 1872 for Sydney.*

Ainsi, ils étaient sur l'un de ces fameux *clippers* anglais. Le pont, en bois, se désagrégeait sur leur passage, faisant apparaître le métal. Ils ne se fiaient pas à la solidité du navire qui semblait avoir été exposé aux éléments depuis presque un siècle. Dans leurs visites, ils avaient trouvé le sextant et le compas, et tentèrent de faire un point. Sans montre ni éphémérides récents, et sans cartes, ils ne surent toujours pas où ils étaient. Les éphémérides s'arrêtaient à 1890, et les cartes ne concernaient que l'Atlantique, l'Océan Indien et le sud de l'Australie, jusqu'à la Nouvelle-Zélande.

Aussi confortable qu'ils étaient, comparé à leur dérive précédente, ils comprirent que ce n'était pas sur ce mystérieux clipper immobile qu'ils allaient être sauvés. Il leur fallait continuer leur périple de naufragés. Le clipper ne leur avait permis que de se refaire une santé. Ils décidèrent de repartir dériver, si l'on peut dire, et commencèrent à transférer des provisions. Angus avait déjà passé à Charley, debout sur leur bateau, une cruche pleine d'eau et un sac de gruau et de légumes secs et retournait chercher une autre cruche d'eau, quand Charley lui cria que le clipper donnait de la gîte et tirait sur l'amarre du boat. Angus ne se pressait pas, quand Charley lui cria « la poupe aussi s'enfonce, *come back quiiiick !* ». Cette fois, Angus lâcha la cruche, et repartit en courant à l'intérieur du clipper. « Il est fou ! ». Il réapparut précipitamment mettant quelque chose dans sa poche. Il jeta la cruche dans les bras de Charley, détacha l'amarre et se laissa glisser dans le bateau.

— Eloignons nous vite, l'avant aussi s'enfonce, cria Charley.

Angus usant de la pagaie comme d'une gaffe, éloigna le boat, et se mit à pagayer furieusement. Le navire s'enfonçait lentement, bientôt le pont disparut et enfin ce qui restait des mâts et des vergues. La vague les atteignit et les secoua fortement, mais le Whaler se remit d'aplomb.

— Pourquoi diable es-tu retourné à l'intérieur, au lieu de sauter ?

— Pour ça. Au cas où on en sorte vivant, ce sera une preuve, si on ne nous croit pas. Et il montra le porte-plume du capitaine.

Ils étaient maintenant dans la même galère qu'avant, sauf qu'ils avaient mangé et avaient de l'eau et de la nourriture. Ils errèrent pendant des jours, essuyèrent des tempêtes, des jours de pluie, d'autres de soleil brûlant. Leurs provisions s'épuisèrent, une grosse vague brisa les cruches qu'ils essayaient de remplir d'eau de pluie. Charley se fit un turban du sac de gruau vide, mais le vent l'envola aussitôt.

Et puis un matin, c'était le calme absolu, le soleil brillait, le canot était immobile. Surprise. Etaient-ils morts, au Paradis ? Ils regardèrent autour d'eux. Ils étaient dans un lagon, une île se profilait. Deux embarcations et une pirogue se dirigeaient vers eux. Sauvés, enfin ! Ils racontèrent leur odyssee. « Mais pourquoi n'êtes vous pas maigres, vous aviez à manger, de l'eau ? » Ils racontèrent leur rencontre avec le vieux *clipper*. L'homme en uniforme semblait crédule. On les restaura. Ils se douchèrent, revêtir les habits kaki qu'on leur apporta. Un petit avion

les emmena à l'hôpital de Nuku'alofa pour être examinés. Et des télégrammes partirent vers Raiatea.

— Pour votre histoire de *clipper*, il faut que vous parliez au *Commodore*. C'est un ancien capitaine néo-zélandais en retraite ici. Il sera très intéressé par votre histoire. Il sait tout sur ces questions. Il écrit des livres.

Dans sa maison confortable surplombant le port, pleine de livres, de cartes, de modèles de bateaux, le *Commodore* les écouta sans les interrompre. Quand ils eurent fini, il se concentra, marcha vers un auvent qu'il ouvrit pour laisser passer la brise :

— *My boys*, votre *clipper*, l'*Ariel* a sombré dans l'Océan du Sud de L'Australie en 1872 ! Le bosco et deux hommes ont réchappé au naufrage à la suite d'une effroyable tempête. Dans une chaloupe en teck marquée d'un 'A', ils ont atterri à King Island au sud de l'Australie. Les trois survivants ne vécurent que quelques jours, mais eurent le temps d'expliquer qu'ils avaient vu le *clipper* couler, corps et biens, comme ils s'efforçaient de s'en éloigner. L'*Ariel*, l'un des plus fameux *clippers* anglais, qui avant de se consacrer au transport de la laine australienne, avait failli gagner la grande course du thé que se disputaient les *clippers* entre la Chine et Londres : après 99 jours en mer, son concurrent était arrivé 20 minutes avant lui aux docks de Londres ! Le capitaine Keay a dû prendre trop de risques essayant encore de gagner une course en suivant un grand cercle. Votre aventure est étrange certes. Mais bien curieuse aussi, car vous en parlez avec une grande précision, la date par exemple, votre forme physique aussi. Mais vous étiez dans un tel état de fatigue. Vous parlez de brume, bien rare dans ces latitudes, vous avez eu une vision.

— Et ça, dit Angus, ça n'est pas une preuve ? C'est le porte-plume du capitaine du *clipper*. Je l'ai pris sur son bureau.

— De plus en plus mystérieux. Vous permettez ?

Le *Commodore* tendit la main. Une soudaine bouffée de brise de mer emporta la fine poussière qui était tout ce que ses mains tenaient.

Teva Gaillard

Copyright © 2012 Teva Gaillard

Les événements et personnages ci-dessus sont de pure fiction. Toute ressemblance avec la réalité ne pourrait être que pure coïncidence.

Notes : La scène se passe essentiellement en Polynésie Française, et débute dans les Iles-sous-le-Vent (Raiatea-Tahaa, Borabora, Maupiti et Mopelia), à l'ouest de Tahiti. Les îles de Raiatea et de Tahaa sont entourées du même récif corallien, coupé de passes. Les naufragés espèrent encore atteindre les îles Cook (territoire associé à la Nouvelle-Zélande), et finalement atterrissent au royaume de Tonga (capitale Nuku'alofa) à plus de 700 km de leur point de départ. Un Boston Whaler est un prestigieux bateau à moteur de fabrication américaine pour la plaisance et la pêche sportive. Un moteur Seagull est un petit moteur de fabrication britannique souvent servant de moteur de secours.